

# Le Monde

22 juillet 2022 – Par Stéphane Davet

## Les rythmes soutenus de Lucie Antunes

**PORTRAIT : Percussionniste de formation, la jeune femme, en résidence au Centquatre, à Paris, met la dernière main à son deuxième album, qui sortira début 2023. Multi-instrumentiste inspirée, elle présente ses explorations sonores à travers la France tout l'été.**

Encore inconnue du grand public, rare sur les ondes, Lucie Antunes n'enchaîne pas moins les dates de concerts et de festivals. Sans doute parce que les programmeurs savent que, même sans tube à faire reprendre en chœur, cette percussionniste virtuose fédérera la plupart de ceux qui découvriront sur scène ses paysages sensuels progressant organiquement vers la transe. Guidées et impulsées par un vibraphone, une batterie, un marimba – elle en joue comme on jongle sur un fil –, baignées de flux électroniques, passant de la rectitude numérique à la rêverie analogique, les performances hypnotiques de cette athlète des rythmes se distinguent brillamment des figures imposées de la pop estivale.



*Lucie Antunes, à Paris, le 21 juin. PATRICIA KHAN*

Avant de repartir enthousiasmer le public lyonnais des Nuits de Fourvière ou celui des Escales de Saint-Nazaire, la jeune maman profite d'une pause pour figoler son deuxième album (prévu pour début 2023), en artiste résidente du Centquatre, le pôle culturel du 19<sup>e</sup> arrondissement de Paris. On la retrouve dans son studio, installé dans l'ancien bâtiment des pompes funèbres de la capitale. Surprise : aucun instrument de percussion, à part un vibraphone. « *Et encore, je m'en sers comme d'un synthétiseur en y branchant un plugin Midi [qui transformera les vibrations de son instrument en sons numériques]* », précise Lucie Antunes en s'asseyant près de ses claviers et de ses ordinateurs. « *Je sépare ce travail de composition de l'interprétation live, insiste-t-elle, même si plus tard, dans l'enregistrement, de vrais instruments viendront se mêler à l'électronique.* »

Après la sortie, en 2019, de *Sergeï*, son premier album (dont vient de paraître une réédition augmentée), on avait déjà pu observer à quel point l'humeur contemplative des morceaux originaux se rapprochait de l'énergie des dancefloors, une fois transposée sur scène par cette multi-instrumentiste habitée. La maîtrise de l'écriture l'obsède autant que la puissance de son incarnation scénique. Une radicalité perfectionniste, un engagement musical cultivés depuis l'âge de 5 ans. « *On ne m'a jamais rien imposé, c'est venu naturellement* », raconte la jeune femme née à Perpignan, dans une famille d'origine espagnole, il y a sans doute une petite trentaine d'années. Lucie Antunes refuse de dire son âge. « *La notion de limite d'âge met une telle pression quand on est élève au Conservatoire national supérieur de musique, que j'ai décidé aujourd'hui de m'en affranchir* », explique cette titulaire d'un master obtenu au CNSM de Lyon.

Après le piano, puis la flûte traversière, la demoiselle, qui s'est inscrite en cachette de ses parents en terminale musique, a le coup de foudre pour les percussions. « *J'ai commencé par la batterie. J'avais sans doute besoin de cet engagement physique, mais aussi de la concentration particulière qu'exige cet instrument.* » Pas de modèle rock ou funky pour cette « *bête à concours* », qui boucle en quatre ans un cursus « *percus* » prenant habituellement une petite décennie. Mêlant sa « *culture piano* » à sa nouvelle obsession rythmique, elle passe naturellement à l'apprentissage du vibraphone et du marimba, en se consacrant au répertoire de la musique contemporaine.

Marquée par les recherches de John Cage sur la matière sonore, passionnée par la musique répétitive et les « *tunnels de sensations* » générés par le minimalisme de Steve Reich (« *son Piano Phase a provoqué ma plus grande transe* »), l'instrumentiste finit par se lasser du sérieux du public et d'un milieu « *contemporain* » bien moins « *libéré et bienveillant* » que celui des musiques électroniques.

Après des années d'exigence compétitive, Lucie Antunes glisse doucement vers les plaisirs des « *musiques actuelles* », en se produisant comme batteuse aux côtés de Moodooïd, Aquaserge, Yuksek ou Susheela Raman. Sensible à l'hédonisme de la club music, en particulier celle d'une scène queer – Peaches, Chloé, Fever Ray, Jennifer Cardini, The Knife... – qu'elle fait sienne, en même temps qu'elle revendique son homosexualité, elle ne renonce en rien à son ambition artistique.

Résidente, pendant deux ans, à la Cité internationale des arts, à Paris, cette grande admiratrice de la performeuse serbe Marina Abramović (dont une photo décore son studio) y monte des spectacles enrichis de rencontres pluridisciplinaires. Parmi ses mises en scène, où se croisent musiciens, peintres et danseurs, des performances engagées, telle *Moi, comme une autre*, réfléchissent à l'image que les femmes ont d'elles-mêmes. Ses disques comme ses concerts ont gagné en légèreté sans perdre en intensité. « *Je voulais faire bouger les choses, m'impliquer dans les réflexions actuelles, témoigne-t-elle. Je suis toujours engagée, mais je m'autorise à faire de la musique pour le plaisir de partager.* »